La pathographie de Dostoïevski, ou les dangers d’être père de *L’Idiot*

Irina Sirotkina

Summary

The widespread genre of pathography, or medical biographies of famous people, may be interpreted as a case of stigmatisation. It has been suggested by proponents of the idea of stigmatisation that, by labelling geniuses “mentally ill”, psychiatrists advanced their own interest and gained prestige for their own profession. Though this explanation may sound plausible, it appears too schematic to match a more sophisticated reality. The use of medical diagnosis, which doctors applied to celebrities, may appear to stigmatise, but the motives and consequences of writing medical biographies were undoubtedly more various than the enhancement of narrow medical interests. Besides doctors and their supposed victims, the practice of pathography involved other interested parties including literary critics, educators and the lay public. This was the case of the nineteenth-century pathographies of Dostoyevsky, when, suggesting that the writer was mentally ill, psychiatrists followed into the critics’ steps.

Keywords: pathography; Dostoyevsky; stigmatisation; mad genius

Résumé

Dans le cadre des théories du contrôle social des années 1960, la pathographie fut considérée comme un instrument de stigmatisation médicale. Les médecins, dit-on, en profitèrent pour participer au débat public et élever ainsi leur statut social. Cette interprétation doit être précisée. Sans doute la pathographie stigmatise-t-elle son sujet. Mais il ne faut pas oublier qu’elle se développe toujours sur un terrain propice. Le processus de stigmatisation

Irina Sirotkina, Obolenski per. 2–66, RUS-119021 Moscow (isiro@mail.ru).

médicale ne commence pas par le diagnostic et ne s'y réduit pas. Les médecins ne sont pas les seuls propagateurs du dénigrement: des groupes sociaux divers – politiciens, critiques littéraires et même le grand public – peuvent avoir des motifs pour éclairer les célébrités sous une lumière défavorable. Ce fut effectivement le cas pour Dostoïevski, aux dépens duquel les psychiatres s'appliquèrent à confirmer les préjugés de la critique contemporaine.

La pathographie comme genre

La pathographie est une biographie axée sur l'aspect médical et pathologique, concernant le plus souvent des personnages célèbres, tels que Rousseau, Nietzsche ou Van Gogh¹. Les auteurs de pathographies – les pathographes – sont en général des médecins. Ils répondent à des questions à première vue professionnelles et parlent de leur personnage comme s'il était leur propre patient: «Était-il malade? Quels étaient ses symptômes? Comment et pourquoi a-t-il été soigné?» Parfois, une célébrité devient l'objet de plusieurs pathographies, surtout si elle est morte depuis longtemps et que, durant sa vie, la ou les maladies dont elle souffrait n'avaient pas été identifiées. Dans ce cas, il arrive que les pathographes discutent du probable diagnostic comme une commission médicale le ferait au chevet d'un patient.

La pathographie se présente comme une entreprise aux frontières de la médecine, de la littérature et des sciences humaines. Elle prétend à toucher à la fois l'examen médical et la recherche historique. Références, anecdotes, récits, contexte culturel sont alors soumis aux nécessités de l'entreprise historico-médicale. L'auteur y évoque des événements historiques et biographiques, parfois même cite des documents d'époque, inédits ou peu connus, pour démontrer que son diagnostic est plus précis que celui de ses collègues. Pourtant, les ambitions du pathographe sont-elles toujours justifiées? Le diagnostic est-il possible plusieurs années après la mort? Sauf à pratiquer une autopsie, le pathographe ne peut évidemment pas se livrer à un véritable examen médical. Sa recherche, en effet, apporte rarement quelque chose de nouveau, car, le plus souvent, l'auteur part de l'hypothèse, socialement et culturellement répandue, que son sujet était effectivement malade. Finalement, la pathographie se borne à confirmer la rumeur d'une maladie, rumeur répandue dans l'intérêt de certains groupes dominants et de mouvements politiques. Pour le pathographe, l'important n'est pas de connaître et de révéler le diagnostic, ni même de confirmer si son personnage

¹ Voir, par exemple, Chatelain 1890; Jaspers 1922; Möbius 1889, 1902; Rogé 1999; pour la bibliographie du genre, voir Schioldann-Nielsen 1986.

était «vraiment malade». Ce qui est essentiel, pour lui, c'est que son livre le confirme dans son statut d'expert en médecine et développe son influence sociale. La pathographie, par conséquent, s'inquiète davantage des enjeux du pouvoir que du diagnostic médical dans le sens étroit du terme.

L'historique du genre

On confond parfois la pathographie avec la psychobiographie, une étude psychanalytique². Pourtant, l'année où Sigmund Freud publie la première biographie psychanalytique – celle de Léonard de Vinci – la pathographie existe déjà depuis une centaine d'années³. Une des toutes premières – elle parle de Socrate – fut écrite par un médecin français, Louis-Francois Lélut (1804–1877)⁴. Quand on lui demandait le secret de sa fameuse sagesse, Socrate répondait qu'il s'inspirait en conversant avec son «démon» ou son «génie». Lélut interprète le «démon» de Socrate comme une hallucination. Plus tard, il écrit un livre sur d'autres «hallucinations», celles de Blaise Pascal. C'est ainsi que le médecin français sema la première graine d'un genre qui fleurit à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Son confrère allemand, Paul Julius Möbius (1853–1907), baptise du nom de «pathographie» ce nouveau genre littéraire axant la biographie d'une personne sur ses maladies et leur évolution. Ses livres sur Goethe, Schopenhauer, Schumann et d'autres en sont autant d'exemples⁵.

Notons ici que, dans les pays où la littérature était traditionnellement influente – comme en France ou en Russie –, le genre se répandit largement. En France, à la limite des deux siècles précédents, apparaissent en masse des recherches sur les maladies réelles ou imaginaires de Maupassant, Edgar Allan Poe, Huysmans, Flaubert et Chateaubriand, pour ne citer qu'eux⁶. En raison de la situation politique, seules la littérature et la critique littéraire peuvent, dans la Russie du XIX^e siècle, donner matière à des débats publics. La société russe s'intéresse donc d'autant plus aux écrivains, y compris à leur vie privée et même à leurs maladies.

Les auteurs de pathographies profitent grandement de cet intérêt. Les médecins prétendant connaître quelque chose de particulier sur les personnalités à la mode, obtiennent un plus large auditoire que leurs collègues qui

2 Hawkins 1984.

3 Pour un bref historique du genre, voir Sirotkina 2002.

4 Lélut 1836, 1846.

5 Möbius 1889, 1902, 1909, 1911.

6 Carrère 1906; Lacassagne 1907; Lavalée 1917; Michaut 1900; Odinet 1906; Potiquet 1911; Voivenel 1908.

n'écrivent que des traités médicaux. Les psychiatres russes se penchent sur les écrivains préférés du public – Gogol, Dostoïevski, Tolstoï – pour décrire leurs pathologies supposées⁷. Publiées peu de temps après la mort des intéressés, ces pathographies passent pour lever des tabous sur les aspects les plus intimes de leurs vies.

Dans les années 1920, les auteurs de pathographies ont à leur disposition une revue entière, *Les Archives cliniques du génie et du talent (europathologie)*, publiée par un psychiatre d'Ekaterinbourg, G. V. Ségaline (1878–1960). Celui-ci découvre même, *a posteriori* bien sûr, une «épilepsie affective» chez Léon Tolstoï. Ses collègues alimentent la revue en articles sur les pathologies mentales hypothétiques de Gorki, du poète Mikhaïl Lermontov, du compositeur Alexandre Skriabine, du peintre Mikhaïl Vroubel et de beaucoup d'autres encore. Les psychiatres les plus radicaux, qu'à l'époque on appelle les «batailleurs», s'en prennent à ceux dont la santé mentale ne devrait guère poser de doute: le poète Alexandre Pouchkine et Jésus-Christ!⁸

Dans le cadre des théories du contrôle social des années 1960⁹, la pathographie fut considérée comme un instrument de stigmatisation médicale¹⁰. A mon avis, cette interprétation – assez juste – doit être précisée. Sans doute la pathographie stigmatise-t-elle son sujet. Mais il ne faut pas oublier qu'elle se développe toujours sur un terrain propice. Le processus de stigmatisation médicale ne commence pas par le diagnostic et ne s'y réduit pas. Les médecins ne sont pas les seuls propagateurs du dénigrement: des groupes sociaux divers – politiciens, critiques littéraires et même le grand public – peuvent avoir des motifs pour éclairer les célébrités sous une lumière défavorable. L'entreprise de «démolition» peut commencer ici ou là. Mais ce sont toujours les médecins qui mettent la dernière main au travail: quand ils se prononcent pour une maladie d'une personne célèbre, le diagnostic est confirmé.

Nous pouvons en conclure que la pathographie est un genre ambigu, apprécié et critiqué en même temps. Les raisons de sa popularité constituent aussi ses points faibles. Le charme romantique du mythe, sur lequel se fonde la pathographie, attire certains lecteurs. Les autres sont excités par la perspective de découvrir quelques secrets concernant des célébrités. Pourtant, même si elle y participe, la pathographie n'a pas pour seul objet la stigmatisation médicale. Les pathographes en prennent rarement l'initiative. Ils se rangent à l'avis des puissants du moment: autorités politiques, critiques littéraires, opinion publique. Ce fut effectivement le cas pour Dostoïevski.

7 Bajenoff 1902, 1904; Segaloff 1907; Tchij 1904.

8 Mints 1925, 1927; Galant 1927.

9 Goffman 1963; Gibbs 1981.

10 Becker 1978.

Dostoïevski et ses pathographes

Très tôt, le style de Dostoïevski (1821–1881) avait été qualifié de «psychologique». De son vivant déjà, l'écrivain était traité de «spécialiste en souffrances de l'âme», de «psychologue», et presque de psychiatre! Après sa mort, cette spécificité atteignit son paroxysme; Stéphane Zweig avait écrit: «Dostoïevski – c'est le psychologue des psychologues.»¹¹ Comme s'il avait le pressentiment que cette étiquette lui serait collée pour longtemps, Dostoïevski disait qu'il n'était pas «psychiatre» mais «réaliste». Il déclarait par la bouche de son héros: «Je n'aime pas les espions ni les psychologues, au moins ceux qui cherchent à pénétrer mon âme.»¹² Dostoïevski savait que lorsque les admirateurs glorifiaient son «talent psychologique», ils sous-estimaient, peut-être inconsciemment, la valeur esthétique de ses œuvres et l'importance de ses idées.

Impressionnés par l'art avec lequel l'écrivain peint les sentiments et les souffrances les plus intimes de ses personnages, les contemporains de Dostoïevski ont attribué la source de son talent à ses propres souffrances morales et physiques. A la suite des critiques et des lecteurs en général, les médecins ont d'autorité confirmé l'opinion que Dostoïevski créait ses romans en étudiant ses propres maladies. V. M. Bechterev (1857–1927), neurologue et psychiatre, écrit:

Un homme qui a connu une pauvreté extrême, la prison, l'exil, les horreurs de la peine capitale, et dont la santé mentale serait profondément ruinée, est le seul – à la condition d'être doué par la nature – qui puisse trouver dans son âme une réponse à de pareilles situations et à un tel drame moral; il sait restituer les sentiments intimes qu'il avait lui-même éprouvés. C'est pourquoi l'œuvre de Dostoïevski est si puissante: sa puissance se borne à une exhibition.¹³

Bechterev écrit ces mots dans les années 1920, quand Dostoïevski est déjà mort. Mais il ne fait que répéter ce que les critiques de l'écrivain, sans hésiter, disaient déjà de son vivant: à savoir que Dostoïevski avait donné à ses personnages les traits de son propre caractère, y compris les traits maladiés.

Le bruit que Dostoïevski souffrait de haut mal, c'est-à-dire d'une forme d'épilepsie, donne matière à débats: dans le héros de *L'Idiot*, on reconnaît un autoportrait de l'écrivain. Les médecins voient dans l'affection épuisante du Prince Myshkine une description exacte de l'épilepsie de Dostoïevski. Le psychiatre V. F. Tchij (1855–1922) écrit: «Jusqu'à nos jours, personne parmi les épileptiques de génie ne nous a donné une description aussi éloquente

11 Zweig 1930, 204.

12 Les mots de Stavrogine, dans le chapitre «Chez Tikhone. La confession de Stavrogine», exclu du texte des *Possédés* en raison de censure.

13 Bechterev 1962, 139.

de sa propre aura. Je suis sûr que ces lignes [de Dostoïevski sur l'aura de Myshkine] entreront dans les manuels de psychiatrie.»¹⁴ Ces mots se sont montrés prophétiques: dans les manuels contemporains, on mentionne «une aura psychique» parmi d'autres sortes – l'aura motrice, sensuelle, viscérale – et on constate que le type classique est celui du Prince Myshkine, «qui souffrait d'épilepsie»¹⁵. Plus tard, un psychiatre italien propose de donner le nom de Dostoïevski à une espèce d'épilepsie qu'il croit marquée par une aura identique à celle du Prince Myshkine.

Un autre trait que, selon certains auteurs, Dostoïevski avait en commun avec le Prince Myshkine, c'est une même passion pour la calligraphie. Quelques psychiatres y décèlent un symptôme d'épilepsie¹⁶. Finalement, si les contemporains de Dostoïevski avaient vu les esquisses du personnage principal de *L'Idiot* trouvées dans ses carnets de notes préparatoires, ils auraient pu les interpréter comme un autoportrait (fig. 1). Dans ces ébauches, deux bosses se distinguent sur le front du personnage; on peut voir les mêmes bosses dans le fameux portrait de Dostoïevski peint par Pérov. A leur propos, l'écrivain avait lui-même commenté ironiquement: «Je ne pense pas que l'artiste m'ait peint à cause de mes œuvres littéraires; c'est probablement à cause des deux proéminences verruqueuses symétriques sur mon front; Pérov a observé un phénomène de la nature!»¹⁷

On constate que la ressemblance entre l'auteur et son héros est complète! Les médecins s'en inspirent pour faire le diagnostic précis de ses malaises. Peu après la mort de l'écrivain, des pathographies de Dostoïevski commencent à paraître, et ci-dessous, je tâche de répondre à la question suivante: comment le passage de personnages dits malades à une maladie supposée de l'écrivain lui-même s'effectue-t-il? En d'autres termes, comment le «spécialiste en souffrance de l'âme» devient-il sujet des spécialistes en psychiatrie scientifique?

Un diagnostic ambigu

Plus Vissarion Belinski, un des éminents critiques littéraires des années 1840, était déçu par Nikolaï Gogol – un écrivain qui avait trahi, selon Belinski, sa mission d'artiste –, plus il favorisait le jeune Dostoïevski. Il salua son premier roman, *Les gens pauvres* (1846), dans lequel il voyait une tentative pour

14 Tchij 1884/2001, 330.

15 Rokhline 1967, 203.

16 Nikolaenko 1996, 16sq.

17 Frank 2002, 116sq.

démasquer les maladies sociales et appeler à la compassion pour les pauvres. Il déclara ce livre premier «roman social» russe. Mais les œuvres suivantes de Dostoïevski le rendirent perplexe. Déconcerté par *La maîtresse* (1847), un conte de fée à la Hoffmann, Belinski s'exclame: «(C'est) une chose étrange! Une chose incompréhensible!» Dans *Le Doppelgänger* (1846), il ne voit

Fig. 1. Extrait des carnets de notes préparatoires de *L'Idiot* de F. Dostoïevski.

qu'une étude psychologique sur le dédoublement de la personnalité; déçu, il tourne le dos à ce qu'il considère comme un portrait de la folie pour elle-même.¹⁸

Contrairement à Belinski, Valérien Maïkov, un ami de Dostoïevski, estime que l'histoire de Goliadkine et son Doppelgänger a une signification universelle. Maïkov invite les lecteurs à se demander s'il n'y a pas dans chacun d'eux quelque chose de Goliadkine – même si c'est difficile de l'avouer!¹⁹

Très tôt, les critiques de deux camps – l'un libéral, l'autre radical – attirent l'attention du public sur ce qu'il serait convenu d'appeler «la manière psychologique» de Dostoïevski. Pourtant, chacun d'eux la comprend d'une façon différente. Tandis que les libéraux y voient le mérite de Dostoïevski, les radicaux y trouvent son défaut. Quand Maïkov compare la capacité de l'écrivain à pénétrer l'âme avec le savoir-faire d'un scientifique qui détermine la composition chimique d'une substance, c'est un éloge. Lorsque Belinski et d'autres critiques radicaux, qui demandent à un artiste de se consacrer aux problèmes sociaux, disent que Dostoïevski n'est plus qu'un «psychologue», c'est au contraire une réprobation.

Représentés au début par Belinski et Maïkov, les deux points de vue opposés sur Dostoïevski deviennent progressivement emblématiques de la polémique générale autour de ses œuvres. Ceux qui, comme Belinski, n'éprouvent pas de sympathie pour la quête morale et religieuse de l'écrivain – étrangère à leurs propres préoccupations pour les problèmes sociaux et politiques – croient les personnages de Dostoïevski atteints pathologiquement. À l'inverse, ceux qui admirent ses œuvres ne parlent pas de folie. Pour ces derniers, les personnages de Dostoïevski sont des gens comme tout le monde, exposés aux tentations et aux douleurs.

Dans sa critique littéraire, Belinski n'a pas coutume de séparer l'œuvre et la vie des écrivains. Grâce à lui, cette approche de la littérature – lire n'importe quelle œuvre littéraire comme un roman autobiographique – est devenue habituelle en Russie²⁰. Traditionnellement, le public russe lit les œuvres à travers des biographies de leurs auteurs et, vice versa, il fait le diagnostic des auteurs d'après leurs œuvres. Quand Belinski avait appelé Dostoïevski l'«écrivain des souffrances humaines» et qualifié son talent de «névrotique», il était compris d'une façon ambiguë: le public croyait que ces caractéristiques visaient à la fois la manière littéraire de Dostoïevski et l'homme lui-même.

18 Seduro 1957, 9 et 6.

19 Seduro 1957, 12.

20 Berlin 1994, 116.

«Le talent cruel»

Les mots de Belinski sur Dostoïevski, «le chantre de la souffrance», se sont montrés prophétiques. A vingt-sept ans, l'écrivain rejoint le cercle politique de Mikhaïl Butashevich-Petrashovski où on discute les idées des socialistes français. Dostoïevski se charge de reproduire et de faire distribuer clandestinement la lettre de Belinski à Gogol, très critique vis-à-vis du servage et du régime politique russe. Avec d'autres membres du cercle, il est arrêté et condamné à mort. Après un simulacre d'exécution, Dostoïevski passe quatre ans au bagne sibérien, suivis par le service militaire au Kazakhstan. En Sibérie, probablement après avoir subi un châtement corporel, il commence à ressentir les attaques d'une maladie qu'il pense être l'épilepsie²¹. En 1855, au moment de l'avènement d'Alexandre II au trône, Dostoïevski supplie le nouveau tsar de le faire rentrer de Sibérie pour pouvoir se soigner, mais le tsar est sourd à ses prières.

A son retour d'exil, Dostoïevski fait publier ses mémoires d'un condamné sous le titre *Les notes de la maison morte* (1860–1862), et il devient immédiatement célèbre. Les œuvres suivantes, surtout les romans *Humiliés et offensés* (1861) ou *Crime et châtement* (1866), augmentent sa réputation d'humaniste et de défenseur des opprimés. Mais dans ses romans plus tardifs, *L'Idiot* (1868), *Les possédés* (1871/72) et *Les frères Karamazov* (1879/80), il reconsidère ses anciennes convictions socialistes. Il conçoit *Les possédés* comme un pamphlet contre les membres d'organisations clandestines, les futurs terroristes.

L'année même de la parution du roman, Dostoïevski accepte un poste de rédacteur en chef dans un hebdomadaire *Grajdanine* (*Le citoyen*), réputé pour sa tendance réactionnaire. Cette activité ne fait que relancer la polémique. Dans l'hebdomadaire, Dostoïevski fait publier son *Journal d'un écrivain* – notes polémiques sur la vie contemporaine – qui déclenche une vive critique²². Le camp de la gauche est enragé: l'ancien martyr pour la liberté, Dostoïevski, après son retour de Sibérie, est devenu un conservateur de plus en plus militant! La métamorphose est, dans les yeux de ses critiques, si choquante qu'ils tâchent de l'expliquer par la maladie. Un journaliste, caché sous le pseudonyme de *Nil Admirari*, écrit à propos d'un article du *Journal*: «Qui pourrait croire que ces lignes révoltantes sont écrites par M. Dostoïevski, l'auteur humaniste de *La maison morte*? ... Ou bien la rumeur sur l'état maladif de M. Dostoïevski, qui courait autrefois dans le cercle littéraire,

21 Rice 1985, 200–279.

22 Voir sur la popularité du *Journal d'un écrivain*, Frank 1990, 153–169. Sur la réponse aux *Possédés*, voir Frank 1990, 138.

est-elle juste?» Un autre journaliste, A. G. Kovner, dit, sans se gêner, que la place de l'écrivain est dans la maison des fous. Et finalement l'auteur anonyme de *La gazette de Saint-Pétersbourg* annonce «la dégénérescence du cerveau» de Dostoïevski²³.

De la critique, la supposition que l'auteur des œuvres «pathologiques» est lui-même «anormal» se transmet à tout le monde²⁴. Même le portrait de l'écrivain, dessiné par le peintre russe Pérov et exhibé à l'Académie des beaux-arts à Saint-Pétersbourg, est dit ressembler à celui d'un fou. Un journaliste prétend: «C'est le portrait d'un homme épuisé par une maladie grave.»²⁵

Les possédés, le roman le plus polémique de Dostoïevski, rend les critiques plus furieux encore. Le journaliste A. S. Souvorine y voit «un phantasme pathologique et sauvage d'une intelligence autrefois claire et sublime», et invite à faire son deuil de l'écrivain, dont il croit la carrière achevée. Dans sa critique du roman, V. P. Bourénine du *Bulletin de Saint-Pétersbourg* fait remarquer que Dostoïevski avait créé ses personnages – «une assemblée de sujets d'une maison d'aliénés» – «à l'image de lui-même»²⁶.

A la sortie des *Possédés*, N. K. Mikhaïlovski (1842–1904), éditeur d'une importante revue littéraire, réagit dans un long article critique. Cette critique tranche sur le fond des articles injurieux. C'est une analyse profonde, que Dostoïevski lui-même a prise au sérieux. Et pourtant l'image du pathologique transparaît sur les feuilles de son article.

A première vue, Mikhaïlovski répète ce que Belinski avait déjà dit du psychologisme de Dostoïevski, et il souligne «le brillant talent psychiatrique» de l'écrivain. Malgré tout, ce compliment se révèle fort ambigu. Contrairement à ses prédécesseurs, simplement mécontents que son intérêt pour la psychologie éloigne Dostoïevski de la discussion des problèmes sociaux, Mikhaïlovski signale que les penchants de l'écrivain vers la psychiatrie ne sont pas si innocents. Il fait remarquer que «les personnages favorisés de Dostoïevski se tiennent au bout de la folie», et il accuse l'écrivain d'avoir attribué «la solution des problèmes sociaux aux gens tourmentés par une maladie mentale», avec l'intention de compromettre les idées révolutionnaires. Dostoïevski, souligne le critique, traite les révolutionnaires comme des fous et ignore les «jeunes gens véritablement progressifs» – les Populistes²⁷.

23 *Letopis'* 1994, 335, 356 et 360.

24 Voir Seduro 1975.

25 Frank 2002, 116.

26 Frank 2002, 337 et 332.

27 Seduro 1957, 35–38.

A la tête du Populisme russe, Mikhaïlovski avait été extrêmement déçu par le récent passage de Dostoïevski de la gauche vers le camp réactionnaire. Parmi les premiers, Mikhaïlovski voit dans *Les possédés* une caricature des révolutionnaires russes. Il conçoit donc son article comme un antidote à l'influence toxique du roman. Sa référence à la folie et à la psychiatrie n'a d'autre but que de compromettre Dostoïevski et discréditer ses récentes options politiques.

Pourtant, Dostoïevski est autant admiré que critiqué. Après la mort de l'écrivain, son admirateur, le philosophe Vladimir Soloviev, le désigne comme «le prophète et le guide spirituel des Russes»²⁸. Soloviev voit en Dostoïevski une figure semblable à celle de Jésus-Christ, dont la puissance vient de sa souffrance. Il ne s'agit pas d'une maladie, mais de souffrances morales. Cette réputation franchit bientôt les frontières de la Russie, quand le diplomate et critique littéraire, Eugène Melchior de Vogüé, moitié français, moitié anglais et marié à une Russe, publie son étude sur la littérature russe contemporaine. Ce travail lui vaudra un fauteuil à l'Académie française²⁹. Le chapitre sur Dostoïevski porte le titre «L'écrivain de la souffrance».

Mikhaïlovski répond à cet éloge dans un nouvel essai critique où il développe le thème psychiatrique. Il y réfute la thèse selon laquelle l'intérêt de Dostoïevski pour les humiliés et les injuriés est d'origine humaniste. Il s'efforce, au contraire, de persuader ses lecteurs que cet intérêt prend racine dans une passion pathologique, semblable à un plaisir sadique de contempler les malheurs d'autrui. Le journaliste souligne que personne dans la littérature russe n'avait jamais si scrupuleusement étudié les sensations du loup en train de dévorer une brebis. Il y fait remarquer que Dostoïevski descend jusqu'à la profondeur de l'âme bestiale, y guettant la volupté où se mêlent raffinement et cruauté. Dans son essai, Mikhaïlovski requalifie le talent de Dostoïevski: de «psychiatrique», il passe à «cruel»³⁰. Cet intérêt pour le pathologique, selon le critique, confirme la propre pathologie de l'écrivain. De ce fait même, Mikhaïlovski fait redevenir d'actualité la maladie de l'écrivain.

Interprétation psychiatrique

Nous avons déjà mentionné l'importance de la littérature en Russie, et surtout l'influence dont les critiques littéraires y jouissaient. Quelles que fussent ses convictions politiques, un homme soi-disant cultivé se devait de lire les

28 Soloviev 1988, 289–323.

29 De Vogüé 1892; voir aussi Lourié 1905.

30 Mikhaïlovski 1882/2002.

nouveautés littéraires et leurs critiques. Beaucoup de Russes se considérant comme «progressistes» partageaient les opinions de la critique de gauche, et notamment celles de Mikhaïlovski. Les médecins ne faisaient pas exception.

Dès que paraît l'essai de Mikhaïlovski, les psychiatres s'empressent de légitimer son interprétation et d'acquiescer à la «folie» de Dostoïevski. Quelles que soient leurs convictions politiques ou médicales, ils n'osent pas aller à l'encontre du critique russe le plus influent! Par conséquent, ces psychiatres s'efforcent de confirmer le lien présomptif entre l'«intérêt» de Dostoïevski pour la folie et son propre état mental. Ils veulent saisir une occasion d'informer le public sur leur métier et de lui faire connaître leurs problèmes professionnels.

Le médecin en charge de l'asile pénitentiaire de Saint-Petersbourg, V. F. Tchij, contribue le premier à la pathographie de Dostoïevski. Deux ans après l'essai de Mikhaïlovski, il fait paraître – en 1884 – son ouvrage intitulé *Dostoïevski, le psychopathe*. Dans un style péremptoire et apparemment «objectif», Tchij reprend ce que Mikhaïlovski avait déjà soutenu: les romans de Dostoïevski peuvent servir d'illustration pour un manuel psychiatrique. Tchij ne savait pas que Dostoïevski, fils d'un praticien, avait lu des traités sur l'aliénation mentale et des manuels de psychiatrie qu'il empruntait chez son médecin, Yanovski³¹. Même s'il le savait, il était bien plus avantageux pour le psychiatre de présenter Dostoïevski comme un naïf, et de soutenir que ses observations étaient spontanées. Tchij souligne donc que c'est «en vertu de sa méconnaissance des ouvrages psychiatriques que les images [de la folie] créées par Dostoïevski ont autant d'importance»³².

Ce qui étonne le plus, c'est que Tchij, qui partage à peine les sympathies populistes – ses contemporains le pensent davantage conservateur que libéral –, se soit soumis à l'influence dominante de la critique littéraire. Admirateur de Dostoïevski, Tchij – peut-être sans le vouloir – confirme finalement tout ce que les critiques radicaux suggèrent dans le but de le compromettre politiquement. Il émet des réserves en affirmant qu'«il est impossible de se prononcer définitivement sur ce que Dostoïevski avait tiré de sa propre observation» et que «le respect pour la personnalité et la souffrance de Dostoïevski ne permet pas de dire beaucoup même à un médecin». Et pourtant, à la question de savoir d'où Dostoïevski avait tiré ses connaissances si impressionnantes, Tchij répond: de sa propre maladie mentale qui était, selon lui, l'épilepsie³³.

31 Voir Rice 1985, 109–197.

32 Tchij 1884/2001, 382.

33 Tchij 1884/2001.

Malgré ses opinions plutôt conservatrices et son admiration pour le talent psychologique de Dostoïevski, Tchij est d'accord avec la critique radicale sur les caractéristiques des personnages. Il trouve les héros des *Possédés* «artificiels» et leurs passions «exagérées». C'est un pareil constat pour *L'Idiot* et *Les frères Karamazov*, romans dans lesquels Dostoïevski avait essayé de créer un héros «conservateur», pour contrebalancer les figures positives de Tourgueniev et Tchernychevski. Dans les cercles progressistes, la popularité de *Que faire?* (1863), le roman utopiste du dernier nommé, surpasse celle des romans de Dostoïevski, Tourgueniev et Tolstoï. Un des personnages de *Que faire?*, Rakhmetov, un homme très fort physiquement et moralement, avec une pensée «critique mais positive» – en un mot, un révolutionnaire exemplaire –, devient l'idéal de la jeunesse³⁴. En comparaison avec lui, les personnages de Dostoïevski sont «faibles, instables, se laissent guider par le caprice, par les actes irrationnels de la révolte»³⁵.

La première proposition de Dostoïevski pour camper un héros positif fut Prince Myshkine de *L'Idiot*, la seconde, Aliosha Karamazov. Cependant, selon les critiques, ces tentatives étaient un échec. Ils trouvaient que Prince Myshkine était «extrêmement idéalisé», et que le doux et religieux Aliosha ressemblait peu à un héros. M. A. Antonovitch écrit: «La personnalité d'Aliosha est extrêmement pâle, pas du tout naturelle, mal définie et pas compréhensible; c'est une pure invention de l'auteur, une fantaisie.»³⁶ Tchij est d'accord: Aliosha Karamazov, comme n'importe quelle créature faible et chétive, ne peut provoquer que la pitié. S'il n'avait encore rien fait de mauvais, ce n'est que par hasard; d'habitude, ces gens sont de la cire molle entre les mains de ceux qui les entourent; leur «moi» conscient est extrêmement pauvre et faible. Que peut-on attendre d'une personne qui, à dix-huit ans, reste étrangère aux élans vers l'activité scientifique ou sociale!³⁷

En général, les psychiatres trouvaient *Les frères Karamazov* beaucoup plus réussis. Après Tchij, le neurologue Vladimir Mouratov (1865–1916) compare ce roman avec «le tableau épique d'une famille dégénérée, pathologique». Après avoir analysé l'ouvrage, Mouratov conclut que tous ses personnages sont marqués par une maladie mentale, et que le roman entier est une suite de «types dégénératifs variés»³⁸.

Malgré les efforts de Tchij, les opposants politiques de Dostoïevski ne l'avaient, au début, pas reconnu comme leur allié. Dans son compte-rendu

34 Sur les personnages de Tchernychevski, voir Katz/Wagner 1989, 1–36; Frank 1990, 187–200.

35 Mathewson 1975, 20.

36 Mathewson 1975, 18sq.

37 Tchij 1884/2001, 360.

38 *Obstshestvo* 1901, 212.

du livre de Tchij, un des critiques littéraires met en doute l'opinion du psychiatre. Il refuse d'admettre que les images des maladies dessinées par Dostoïevski sont vraisemblables et exactes. En insistant sur la folie de Dostoïevski, ce critique anonyme doute de l'expertise de quelqu'un qui est, lui-même, malade³⁹.

Quelle que soit la réponse des radicaux à l'étude de Tchij, ils ne pouvaient que partager son avis que, pour mieux comprendre Dostoïevski, il faut écrire sa biographie médicale. Dans son livre, Tchij avait fait allusion à l'épilepsie de Dostoïevski, sans avoir donné un diagnostic précis. Pourtant, la question de la maladie de l'écrivain était devenue si pertinente que le public attendait impatiemment une expertise médicale. En se référant à Tchij, D. N. Ovsianiko-Koulikovski, historien et linguiste, invite à examiner de plus près le «désaccord de l'âme» chez l'écrivain – un euphémisme qu'il employait pour ne pas dire «maladie». Il estime qu'une recherche pathographique permettrait de découvrir «un lien psychologique intime» entre l'état mental de Dostoïevski, «la cruauté» attribuée à son talent, et sa quête morale et religieuse⁴⁰. Précisons que, comme la plupart des libéraux russes, Ovsianiko-Koulikovski n'a aucun sentiment religieux.

Dans son histoire de la littérature russe, le prince anarchiste P. A. Kropotkine (1842–1921) écrit que les romans de Dostoïevski sont «artificiels, fabriqués dans le but d'introduire, ici, un peu de morale, là, des personnages pathétiques quelconques venus d'un hôpital psychiatrique». Kropotkine, lui aussi, se réfère aux médecins en admettant que les œuvres de Dostoïevski sont pleines de «types maladifs», semblables aux habitants des «maisons jaunes» – référence à la couleur traditionnelle des asiles d'aliénés en Russie. Il remarque avec sympathie qu'«un spécialiste russe des maladies nerveuses avait retrouvé toutes ces maladies dans les pages de Dostoïevski, et surtout dans *Les frères Karamazov*» – le roman qu'il considère comme le «mélange étrange du réalisme et du romantisme sauvage»⁴¹.

«Le génie épileptique» confirmé?

Les contemporains de Dostoïevski – les médecins ne faisaient pas exception – manipulaient son image, transformant l'écrivain soit en héros, soit en antihéros. Résultat, sa maladie, quelle qu'elle fût, avait retenu une attention

39 Rice 1985, 210.

40 Ovsianiko-Koulikovski 1911/1969, 224, 238sq.

41 Kropotkin 1915, 168sq.

exagérée et contribué à la construction d'un mythe⁴². Ce mythe présente Dostoïevski au mieux comme prophète et visionnaire, semblable aux «génies fous» de l'époque romantique, au pis comme idiot dont le cerveau détérioré est incapable de voir les choses d'une façon claire. Au tournant du siècle, le critique danois Georg Brandes croyait que le «caractère épileptique des œuvres de Dostoïevski» indiquait sa clairvoyance; le professeur italien de psychiatrie Cesare Lombroso voyait en l'écrivain un cas représentatif du «génie épileptique» – une variété qui décline rapidement vers la dégénérescence⁴³.

James Rice, un historien américain, qui a récemment consacré une recherche entière à l'épilepsie de Dostoïevski, démontre comment «son conflit physiologique de base, sa lutte avec sa maladie physique, ont acquis ... une aura soit d'une quête spirituelle soit d'un duel chevaleresque»⁴⁴. Les psychiatres et historiens avaient beau déclarer qu'ils cherchaient à démythifier la maladie de Dostoïevski et à comprendre son diagnostic, leurs efforts avaient en effet obtenu un résultat opposé.

Dans l'atmosphère politisée de la fin du dix-neuvième siècle, les opinions des critiques et celles des psychiatres sur Dostoïevski possèdent une grande résonance publique. Bien que les médecins prétendent que leurs incursions dans les œuvres de Dostoïevski aident à populariser la psychiatrie et à examiner la santé de l'écrivain, en fait, et sans le vouloir, ils s'engagent dans des discussions politiques. Là, ils forment une alliance avec la critique de gauche. Ainsi, un cercle vicieux se forme autour de l'écrivain: les psychiatres suivent et confirment l'avis des critiques, et ceux-ci cherchent la preuve de leurs affirmations dans les travaux psychiatriques! C'est ainsi que ce laborieux effort collectif accorda à l'écrivain la gloire douteuse de quelqu'un qui «crée son œuvre en puisant dans le grouillement des fantasmes d'une âme semi-démence»⁴⁵.

42 A ma connaissance, les médecins de nos jours ne parviennent toujours pas à se mettre d'accord sur le diagnostic: certains croient que Dostoïevski souffrait de l'épilepsie, les autres le nient; voir Bogdanov 2001; Kuznetsov/Lebedev 1994.

43 Rice 1993, 126; Lombroso 1891/1864, 359.

44 Rice 1985, 105.

45 Frank 1990, 153.

Bibliographie

- Bajenoff, N. N., *Bolezn' i smert' Gogolia* [La maladie et la mort de Gogol] (Moscou 1902)
 – *Dushevaia bolezn' Garshina* [La maladie de l'âme de Garshin] (Moscou 1904)
 – *Guy de Maupassant et Dostoïevski: Etude de psychologie comparée* (Lyon 1904)
 Bechterev, V. M., «O Dostoïevskom» [Sur Dostoïevski], *Russkaia literatura* 4 (1962) 135–141
 Becker, George, *The Mad Genius Controversy: A Study in the Sociology of Deviance* (Beverly Hills 1978)
 Berlin, Isaiah, *Russian Thinkers*, ed. by Henry Hardy and Aileen Kelly (London 1994)
 Bogdanov, N. N., ««Sviashchennaia bolezn' kniazia Myshkina – morbus sacer Fiodora Dostoevskogo» [«La maladie sacrée» du Prince Myshkine – morbus sacer de Fiodor Dostoïevski], in: T. A. Kasatkina, *Roman F. M. Dostoevskogo «Idiot»: sovremennoe sostoianie izucheniia* [Le roman «L'Idiot» de Dostoïevski: l'état d'études contemporaines] (Moscou 2001) 337–357
 Carrère, B., *Dégénérescence et dipsomanie d'Edgar Poe* (Toulouse 1906)
 Chatelain, Dr, *La folie de J.-J. Rousseau* (Neuchâtel 1890)
 De Vogüé, E.-M., *Le roman russe* (Paris 1892)
 Frank, Joseph, *Through the Russian Prism: Essays on Literature and Culture* (Princeton 1990)
 – *Dostoevsky: The Mantle of the Prophet, 1871–1881* (Princeton 2002)
 Galant, I. B., «Evroendokrinologičeskii velikikh russkikh pisatelei i poetov. II. Pushkin» [Euro-endocrinologie des grands écrivains et des poètes russes. II. Pouchkine], *Klinicheskii arkhiv genial'nosti i odarennosti* 1 (1927) 19–65
 Gibbs, J. P., *Norms, Deviance, and Social Control* (New York 1981)
 Goffman, Erving, *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity* (Englewood Cliffs 1963)
 Hawkins, Anne, «The two pathographies: a study in illness and literature», *Journal of Medicine and Philosophy* 9 (1984) 231–252
 Jaspers, Karl, *Strindberg und Van Gogh: Versuch einer pathographischen Analyse unter vergleichender Heranziehung von Swedenborg und Hölderlin* (München 1922)
 Katz, Michael R./William G. Wagner, «Introduction», in: Nikolai Chernyshevsky, *What Is to Be Done?* [1863], trans. by Michael R. Katz (Ithaca 1989)
 Kropotkin, Peter, *Ideals and Realities in Russian Literature* (New York 1915)
 Kuznetsov, O. V./V. I. Lebedev, *Dostoevski o tainakh psikhicheskogo zdorov'ia* [Dostoïevski sur les mystères de la santé mentale] (Moscou 1994)
 Lacassagne, Zacharie, *La folie de Maupassant* (Toulouse 1907)
 Lavalée, G., *Essai sur la psychologie morbide de Huysmans* (Paris 1917)
 Lélut, L.-F., *Du démon de Socrate, spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire* (Paris 1836)
 – *L'Amulette de Pascal, pour servir à l'histoire des hallucinations* (Paris 1846)
Letopis' zhizni i tvorčestva F. M. Dostoevskogo T. 2. 1865–1874 [La chronique de la vie et des œuvres de Dostoïevski] (Saint-Pétersbourg 1994)
 Lombroso, Cesare, *The Man of Genius* (London 1891) [1^{re} édition: *Genio e follia*, 1864]
 Lourié, Ossip, *La psychologie des romanciers russes du XIX^e siècle* (Paris 1905)
 Mathewson, R. W., Jr., *The Positive Hero in Russian Literature* (Stanford 1975)
 Michaut, Paul, «La mort de Flaubert: Un livre à écrire sur Gustave Flaubert», *La chronique médicale* 7 (1900) 703sq., 771–776
 Mikhaïlovski, N. K., «Zhestokii talant» [Un talent cruel, 1882], in: F. M. Dostoevski, *Polnoe entsiklopedicheskoe sobranie sochinenii* [Œuvres complètes encyclopédiques], Edition électronique (Moscou 2002)
 Mints, Ia. V., «K patografii A. S. Pushkina» [Pour la pathographie de Pouchkine], *Klinicheskii arkhiv genial'nosti i odarennosti* 2 (1925) 29–46
 – «Iisus Khristos kak tip dushevnobol'nogo» [Jésus-Christ comme type du malade mental], *Klinicheskii arkhiv genial'nosti i odarennosti* 3 (1927) 243–252
 Möbius, P. J., *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte* (Leipzig 1889)
 – *Über das Pathologische bei Nietzsche* (Wiesbaden 1902)
 – *Goethe* (Leipzig 1909)
 – *Schopenhauer* (Leipzig 1911)

- Nikolaenko, N. N., «Slovo i obraz: levoe i pravoe polushariia mozga» [Mot et image: l'hémisphère gauche et l'hémisphère droit du cerveau], *Nezavisimyi psikhiatricheskii zhurnal* [La revue indépendante de psychiatrie] II (1996) 16sq.
- Obstshestvo nevropatologov i psikhiatrov. Otchety* [La société des neurologues et des psychiatres. Comptes-Rendus] (Moscou 1901)
- Odinot, Raoul, *Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset* (Lyon 1906)
- Ovsianiko-Koulikovski, D. N., «Istoriia russkoi intelligentsii» [Histoire de l'intelligentsia russe, 1911], in: D. N. Ovsianiko-Koulikovski, *Sobranie sochinenii* [Les œuvres] T. 8, pt. 2 (The Hague 1969)
- Potiquet H.-A., *Chateaubriand et l'hystérie: Essai de psychologie* (Paris 1911)
- Rice, J. L., *Dostoevsky and the Healing Art: An Essay in Literary and Medical History* (Ann Arbor 1985)
- *Freud's Russia: National Identity in the Evolution of Psychoanalysis* (New Brunswick 1993)
- Rogé, Jacques, *Le syndrome de Nietzsche* (Paris 1999)
- Rokhline, L. L., *Ocherki psikhiatrii* [Etudes de psychiatrie] (Moscou 1967)
- Schioldann-Nielsen, Johan, *Famous and Very Important Persons. Medical, Psychological, Psychiatric Bibliography, 1960–1984* (Odense 1986)
- Seduro, Vladimir, *Dostoevsky in Russian Literary Criticism, 1846–1956* (New York 1957)
- *Dostoevsky's Image in Russia Today* (Belmont 1975)
- Segaloff, T., *Die Krankheit Dostojewskys* (München 1907)
- Sirotkina, Irina, *Diagnosing Literary Genius: a Cultural History of Psychiatry in Russia, 1880–1930* (Baltimore 2002)
- Soloviev, V. S., «Tri rechi v pamiat' Dostoevskogo» [Trois discours en l'honneur de Dostoïevski, 1881–1883], dans: V. S. Soloviev, *Socineniia* [Œuvres] T. 2 (Moscou 1988)
- Tchij, V. F., *Bolezn' Gogolia* [La maladie de Gogol] (Moscou 1904)
- «Dostoevski kak psikhopatolog» [Dostoïevski, le psychopathologiste, 1884], in: V. F. Tchij, *Bolezn' N. V. Gogolia. Zapiski psikhiatra* [La maladie de N. V. Gogol. Notes de psychiatre] (Moscou 2001)
- Voivenel, Paul, *Littérature et folie (Etude anatomo-pathologique du génie littéraire)* (Toulouse 1908)
- Zweig, Stefan, *Three Masters: Balzac, Dickens, Dostoevsky*, trans. by Paul Eden and Paul Cedar (New York 1930)